

Ne sais-tu pas ? Non ? Et les incomplets,  
Tu crois que c'est nous ! Au moins tu sais lire ?  
Non plus ! En ce cas, c'est à moi de rire.  
Je ne suis pas sourd, et c'est toi qui l'es.

Moi sourd ? J'ai quelqu'un qui veut bien me suivre  
Partout où je vais, et dont l'entretien,  
Sans te rabaisser, vaut au moins le tien,  
Et je n'en perds pas un mot. C'est ce livre.

Le monde qui parle à ma surdité  
Peut avec ton monde accepter la joie.  
J'ai mes rossignols : les vers, et j'ajoute  
Qu'ils chantent l'hiver, eux, comme l'été.

Je ne t'entends pas, quel destin sinistre !  
Ni le chien qui jappe après mes talons,  
Ni l'âne qui braie, ni dans les salons  
Tous les intrigants louer le ministre.

Ni dans les cafés tous les polissons  
Du front du génie insulter le lierre.  
J'entends Cervantès, Tacite, Molière  
Et Dante, Sophocle et moi, nous causons.

Nul éloignement n'éteint ni n'altère  
Mon ouïe énorme. Un journal ouvert,  
Et j'entends d'ici parler le Cap Vert,  
Je suis l'auditeur de toute la terre

Et de tous les temps ! J'entends les débats  
Du Forum, et ceux du Pnyx, et Socrate  
Pardonne sa mort à sa ville ingrate,  
Et ce que lui dit son démon tout bas.

Et le premier mot prononcé par l'homme  
Sous le regard d'or du premier soleil,  
Et, quand le serpent souffle son conseil,  
Le bruit des dents d'Eve à travers la pomme !

Tu vois que j'ai droit d'être le moqueur :  
Je ne le suis pas, quelque droit que j'aie !  
Les infirmités n'ont rien qui m'égaie,  
Moi. Je te plains, fils, du fond de mon cœur.

Le sourd est celui qui ne sait pas lire.  
J'ai pitié de toi ! j'ai pitié de toi !  
Apprends l'alphabet, vite !—et laisse-moi.  
Pauvre petit sourd, écouter Shakespeare,

On a pu critiquer ses œuvres et ses idées,  
mais ses adversaires les plus déclarés ont  
rendu hommage à sa sincérité, à son honnêteté  
et à son indépendance.

\*\*\* L'hiver est rude en Europe, bêtes et  
gens en souffrent, et tout le monde en parle.  
Un journal parisien, entre autres, publie les  
lignes suivantes :

Bien pénibles sont les détails que publie notre confrère  
sur les effets de la température parmi les hôtes, bien involontaires,  
du Jardin des Plantes. Malgré toutes les précautions prises,  
et notamment la création d'un Palais d'Hiver où on les empile,  
ils souffrent lamentablement, les pauvres petits pays chauds  
à quatre pattes.—quoique la nature prévoyante ait donné  
à chacun d'eux les ressources nécessaires pour battre la semelle  
sans le secours de personne,—ce que ne fait aucun d'eux.  
Pourquoi ? Je me le demande. Peut-être tout bonnement  
parce que l'idée ne leur en est pas venue et que personne ne  
la leur a donnée. Puissent ces lignes tomber quelque jour  
sous leurs yeux et leur faire comprendre cette supériorité  
qu'ils ont sur les bipèdes : *O fortunatos nimium sua si bona norint quadrupedes !*

Il faut convenir, du reste, que pour certains d'entre eux,  
la nature ne s'est pas comportée en marâtre, si nous nous en  
rapportons à l'intéressante communication de M. Sauvinet,  
qui est l'un des plus expérimentés *managers* de notre grande  
ménagerie nationale.

Or, M. Sauvinet a observé chez les animaux qui font à la  
ménagerie un séjour prolongé, une singulière faculté d'adaptation  
au climat, qui se traduit par un accroissement marqué de  
la toison : "Le poil de l'animal des pays chauds transportés  
en France prend, au bout de quelques années de séjour,  
une longueur et une épaisseur bien plus grandes que chez  
ses congénères demeurés dans le pays d'origine."

Comme le dit joyeusement notre spirituel confrère, il est  
bien regrettable que la nature n'étende point jusqu'à notre  
pauvre humanité cette précieuse faculté de toisonner proportionnellement  
à la rigueur du climat. Pourquoi ne nous pousserait-il pas  
des ulsters ou des pelisses, avec des bonnets fourrés  
ou tout au moins des chapeaux de soie ? comme vient aux  
grands fauves des toisons supplémentaires, qu

représentent, sous la forme la plus avantageuse et la plus économique,  
le poil mobile dont l'industrie humaine, bien à tort, on le voit,  
s'attribue le monopole.

\*\*\* Vous parlerai-je des crimes dont notre  
pauvre pays vient d'être le théâtre depuis quinze jours ?

Non.  
Je n'aime pas la publicité que l'on donne à ces horribles choses.

Les récits des belles et bonnes actions me plaisent mieux,  
et je voudrais que tout le monde partageât mes idées,  
mais la masse préfère ce qui est laid.

Tant pire !

*Benjamin Sulte*

CHATEAUGUAY

I



Il est venu un brave homme me demander pourquoi j'ai localisé la bataille dite de Châteauguay, à la ravine Bryson, alors que les auteurs du temps (1813) disaient que l'affaire s'est passée à La Fourche.

Ceci ne me surprend pas, puisque la Fourche, située à cinq ou six milles au-dessus de la coulée Bryson, en remontant la rivière Châteauguay, avait été occupée

par de Salaberry, ensuite par le général Hampton et que ce dernier partit de là pour descendre la rivière et fût arrêté dans sa marche au moment où il avait rassemblé toutes ses forces et se croyait irrésistible. Salaberry, retranché derrière la coulée Bryson, lui livra bataille et l'obligea à s'en retourner.

Si, comme le prétend un autre observateur qui m'a gratifié de sa conversation, Salaberry n'a engagé que la moitié des 590 hommes qu'il avait sous la main et a remporté une victoire, cela ne représente qu'un coup heureux à la guerre et non pas un triomphe éclatant, je réponds que, à la guerre, le résultat est tout. La colonne tant redoutée de Hampton, devait atteindre le lac Saint-Louis, et prendre Montréal non défendu. Repousser ce corps, le mettre en déroute, faire en sorte qu'il rentre aux États-Unis, c'était plus que Salaberry n'espérait ; il a néanmoins parfaitement débarrassé la rivière Châteauguay de cet envahisseur et laissé Montréal libre. Cela avait lieu aux approches de l'hiver. Partie gagnée dans ces conditions, c'est partie qui recommencera peut-être l'été suivant—mais les Américains ne sont pas revenus dans le Bas-Canada.

Montréal a été sauvé par la journée du 26 octobre 1813.

Qu'importe que trois cents hommes seulement l'aient sauvé !

Si le général Prévost avait amené mille hommes à Salaberry, il était possible que nos gens plussent devant les cinq mille de Hampton, car il n'y a pas de plaisir à combattre un contre cinq ; mais se voyant un contre quinze ou seize, les Canadiens y mirent de l'entêtement, de la folle bravoure, et leur chef sut admirablement tirer parti de leurs dispositions. Va sans dire que les hommes voyaient et admireraient les préparatifs si intelligents faits par Salaberry pour se défendre en cet endroit. Tout concourrait à leur inspirer du courage. On ne saurait imaginer ce qu'il peut y avoir de valeur dans une poignée de soldats qui

s'enflamment d'un même et unique sentiment en présence d'un grand obstacle.

Je n'admets pas que l'on qualifie les six ou sept attaques du 26 octobre, dirigées par Hampton contre Salaberry, depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, de "fusillade au coin d'un bois" puisque l'assaut n'eut rien de plus pressé, après cela, que de retourner à la frontière, en semant le terrain de morts et de blessés.

Les historiens américains feignent de mentionner en passant l'incursion de Hampton—sans la rattacher à aucune tactique, comme une chose en l'air, et par là ils suppriment tout le chapitre de la défaite de ce général.

L'un des principaux officiers de Hampton disait : "Per-onne n'avoue maintenant avoir appartenu à l'armée de Châteauguay." La honte qui couvrait ces militaires fait assez l'éloge des nôtres.

L'adjudant général King, de l'armée américaine, examinant les opérations de Hampton, dit que le plan de ce général, une fois rendu à Ormstown, "était de détacher le colonel Purdy avec l'élite de sa troupe et la première brigade, qui formaient la meilleure partie de sa force, à travers la rivière et, par une marche de nuit, atteindre le gué à la gauche de l'ennemi, passer de nouveau la rivière à cet endroit et, à l'aurore, attaquer l'arrière de l'ennemi.

La brigade d'Izard, devait à la même heure, se porter sur le front de bataille de l'ennemi.

L'exécution de ce plan fut honteusement manquée dans toutes ses parties. La colonne de Purdy, probablement égarée, tomba dans une embuscade, fut bientôt battue et mise en déroute ; celle d'Izard, après avoir nourri son feu quelque temps, reçut ordre de se mettre en retraite."

Souvenons-nous que Hampton et Wilkinson envahissant le Bas-Canada pour prendre Montréal, avaient dans leurs mains les deux plus belles armées que les Américains eussent équipées depuis le commencement de la guerre. Le Haut-Canada venait d'être conquis par une autre armée américaine. L'heure était solennelle.

Salaberry défait Hampton, Wilkinson se décourage en apprenant ce désastre et bat en retraite ; le Bas-Canada est sauvé, le Haut-Canada délivré, la guerre cesse, ou à peu près dès ce moment.

Une fusillade au coin d'un bois ! . . .

*Benjamin Sulte*

REVUES ET JOURNAUX

Le deuxième numéro du *Monde Moderne Illustré* est tout à fait à la hauteur de ce à quoi nous nous attendions. Une foule d'articles des plus variés, enrichis de dessins artistiques, forment le sommaire de cette revue et la rend, sans aucun doute, l'une des publications les plus intéressantes du jour. On s'abonne à Paris, no 5, rue Saint-Benoit.

Le numéro 7, de *La Quinzaine*, est également très intéressant. A lire : *Sous les Galons*, nouvelle par Jean Rolland ; *La Révolution de l'Édit de Nantes*, étude par le vicomte de Broc ; *Bêtes et gens de lettres*, spirituelle causerie par G. Docquois ; *A Benjamin Godard*, poésie par Serge Rello ; *Chronique théâtrale*, par Martinville, etc. Bureau, 62, rue Miromesnil, Paris.

Un journal que tous les hommes sérieux devraient lire, c'est le *Journal des Débats*, édition hebdomadaire, reproduisant les meilleurs articles parus dans les différentes éditions quotidiennes du journal français le mieux renseigné et le mieux rédigé. On s'abonne chez Joseph Genest, agent général pour le Canada, 1950, rue Ste-Catherine, Montréal. En vente au numéro dans les principaux dépôts de la ville.